

EDITORIAL JUILLET 2007

A LA BIBLIOTHEQUE

Au lieu d'aller à la messe, il faut aller à la bibl(iothèque)! Au lieu d'écouter la bonne parole de la bible (dont l'origine greque signifie « les livres »), il faut ouvrir grand ses yeux sur la culture, dont la bibliothèque est en quelque sorte le temple.

Il y a d'abord le lieu lui-même. Que ce soit un édifice ancien, aux vertigineuses hauteurs de plafond, ou un complexe moderne, utilisant les technologies numériques, une bibliothèque est une place de vie exemplaire, où l'on croise toutes sortes de gens, des plus pauvres aux plus riches, des moins instruits aux plus instruits. On y pratique le **civisme**, le respect du travail des autres. Le **silence**, comme mode de concentration, est une règle d'or, dans un monde où l'usage massif et abusif du téléphone portable nous fait pénétrer dans l'intimité la plus scabreuse, la plus inintéressante des autres.

Et cette discrétion n'est pas antinomyque de l'idée de la bibliothèque comme un **lieu de rencontre**, de partage. Car l'on peut s'y lier d'amitié ou d'étude, avec un étudiant travaillant sur le même sujet que soi ou un inconnu, venant jeter un oeil sur la presse. On peut même s'y retrouver pour flirter, tout en faisant croire à ses parents qu'un exposé urgent nous oblige à consulter des archives à la bibliothèque municipale.

Mais, comme une bouteille de vin, le contenu vaut plus que le contenant, même si celui-là a besoin de celui-ci.

La bibliothèque, littéralement « dépôt de livres », facilite l'accès à la culture, en particulier, à la littérature. On y découvre aussi bien les grands auteurs que les petites études, grâce auxquels on peut percevoir la **complexité des choses**, loin des discours simplifiés et simplificateurs de la sphère politique. Dans un article récent du *Nouvel Observateur*, l'écrivain italien E. De Luca affirme même le caractère subversif de toutes formes d'expression orales ou écrites, et qu'à cause de cela, l'autorité ou ceux qui la représentent n'aiment pas les livres ou la presse. Russel Banks, auteur américain, dit, lui, se tourner régulièrement vers le roman, la poésie ou les pièces de théâtre, pour « goûter une langue purifiée de toute falsification », qui ne servirait pas les intérêts du pouvoir.

En lisant, on se rend compte aussi que ce que l'on pensait n'est pas forcément la vérité. On cultive sa modestie mais sans bloquer sa réflexion, puisque la visualisation d'autres opinions, modes de vie même, la compréhension de théories scientifiques, alimente notre façon de comprendre les choses. **Je découvre l'autre et en même temps, je me découvre moi-même.**

Car bien entendu la lecture libère l'imaginaire, le rêve et la part de créativité que l'on a en soi. On envisage d'être cosmonaute après avoir lu les écrits de Jules Verne. On se prend pour Alexandre le Grand, après avoir parcouru l'une de ses biographies. Et grâce aux autres, aux auteurs, on met des mots sur ses émotions, ses sentiments. On se trouve une madeleine, à la manière de Proust. On augmente son vocabulaire, on améliore son orthographe et sa grammaire. Car sans mot, il n'y a plus de pensée, **d'humanité**. Dans un documentaire télévisé récent sur la justice, on découvrait un mineur, coupable de viol, incapable de s'exprimer, de mettre des mots sur les faits, et ainsi, ne pas se rendre compte de la portée de ses actes. Il incarne, une sorte de

degré zéro de la pensée, vierge de langage, où l'homme n'est plus qu'un animal.

Alors, il faut construire encore plus de bibliothèques, vidéothèques, audiothèques, pour lire des romans ou de la BD, étudier, écouter des disques. Il faut augmenter les heures d'ouverture (la Bibliothèque Fisher à Sydney en Australie est ouverte tard dans la nuit). Et le mercredi, il faut y envoyer ses enfants. Dans quelques années, ils vous diront **merci**.